

XYZ. La revue de la nouvelle

Le voyage organisé

André Berthiaume



Number 37, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3947ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Berthiaume, A. (1994). Le voyage organisé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (37), 13–21.

LE VOYAGE ORGANISÉ

ANDRÉ BERTHIAUME

Le 10.

Nous allons vivre avec tout ce beau monde pendant douze jours. Constituer une petite communauté d'occasion puis nous séparer, sans doute pour toujours, avec des trémolos et des promesses que nous ne tiendrons pas.

Nous sommes les seuls Québécois à bord, c'est l'évidence même. Une trentaine de passagers: des retraités, préretraités, ex-instituteurs, ex-fermiers... Une majorité d'ex-conjointes, souvent veuves de fraîche date. Ils viennent surtout des U.S.A., mais aussi de l'Afrique du Sud et de l'Australie. Les mobiles varient: ainsi, c'est pour célébrer son cinquantième anniversaire de mariage qu'un couple de l'Arkansas s'accorde ce rapide tour d'Angleterre.

Ce matin, tout s'annonçait pour le mieux, à commencer par le temps. Venteux comme toujours, *windy*, mais beau. Le guide et le chauffeur se sont présentés: John est un Londonien pure laine qui ressemble, au dire de ma femme, à Richard Burton, bien que celui-ci soit originaire du Pays de Galles. En tout cas, il élocutionne comme l'acteur, et c'est très agréable à entendre. Brian, notre chauffeur au prénom mulronéen, vient de la banlieue de Glasgow: barbe noire, cheveux raides, avant-bras tatoués, accent râpeux. Un duo contrasté mais sympathique: *We get along well.*

Sommes sortis de Londres par l'ouest. (Ah! quel plaisir de piétonner dans cette ville sous un ciel radieux, qui se moquait éperdument de tous les clichés... londoniens! Ville attachante avec ses vastes parcs, ses autobus à deux étages, ses taxis noirs, vieillots, ses boîtes téléphoniques rouges, ses pubs aux devantures pittoresques, ses habitants affables, prévenants, si peu...

parisiens!) Les prouesses de notre chauffeur dans les rues étroites lui ont valu des applaudissements. Brompton Road, ma femme m'a montré du doigt *Harrods*, le fameux grand magasin où la reine elle-même, paraît-il, fait ses emplettes. (Ah! le lèche-vitrines, c'est chouette, mais l'intérieur des magasins, non merci *very much*, très peu pour moi. C'est comme les musées: je m'attache à deux ou trois tableaux, et c'est fini. Après avoir bien regardé un Velasquez ou un Vermeer, après m'être absorbé dans un portrait de Goya ou un soleil couchant de Monet, je suis rassasié, comblé, saturé, j'en ai vu assez pour quarante-huit heures, je n'ai plus envie de me concentrer, je m'épuise dans les salles en quête d'un banc, je traîne la patte en regardant bâiller d'ennui les gardiens. Ce n'est pas à cause de mes soixante-six ans bien sonnés, j'ai toujours été comme ça: cultivé mais un peu feignant. Fin de la parenthèse.)

Enfin, nous avons pu admirer la campagne. *England is really a garden!* Nous sommes d'accord: pas de panneaux publicitaires, pas de fils ni de poteaux pour abîmer le paysage. Même pas de clôtures: des haies de préférence. Les arbres les plus somptueux que j'aie jamais vus, dont les troncs disparaissent sous le lierre généreux. Comment ne pas penser aux grands paysagistes anglais?

Les gens photographient beaucoup à travers les vitres du car. Ils mitraillent les sites, le doigt sur la détente, visent tout et n'importe quoi. Comment feront-ils ensuite pour s'y retrouver? Il est difficile de photographier à travers une glace, et le car roule vite. Difficile d'écrire aussi... Plusieurs tiennent quand même un journal de bord. Histoire de se rappeler par où ils sont passés, quelle route a été prise, quelle ruine a été entraperçue.

À notre grand étonnement, quelques-uns de nos intrépides voyageurs lisent le journal (le Québec aurait-il sombré, pendant notre absence, comme un vulgaire pétrolier?), tricotent ou même roupillent: il fait chaud dans le véhicule, malgré les diffuseurs d'air; plusieurs prennent des médicaments. (Je me rends compte que je m'intéresse autant à nos compagnons qu'aux paysages.) On voyage à l'année longue de cette façon, passant d'un coach à un autre, c'est presque un mode de vie. Ainsi les B. affirment qu'ils ne

passeront pas même une semaine chez eux cette année, à Houston: ils préfèrent se balader aux quatre coins du monde plutôt que de rester à la maison à regarder la télé. (Je pense à ce jeune couple qui passe tous les week-ends en robe de chambre devant le petit écran, avec une provision de vidéocassettes, pop-corn et pizzas...) Des New-Yorkais se targuent d'avoir passé leur lune de miel à Montréal, il y a quarante ans. (De quoi avait l'air Montréal en 1951?)

Au début de l'après-midi, le guide a fait entendre une toune de Perry Como. Basse stratégie de sa part. Mais efficace. Les Kleenex à triple épaisseur ont commencé à circuler dans le véhicule: reniflements, souvenirs émus, nostalgie.

Curieuse impression, tout de même, en autocar. Celle, désagréable, de voler à très basse altitude. Ou d'habiter un sous-marin. Le pays demeure fâcheusement abstrait à cette hauteur et à travers une vitre qui, heureusement, n'est pas teintée.

Pour visiter la cathédrale de Winchester, on nous a accordé un chiche trente minutes. Plutôt que de courir, plusieurs ont préféré envahir la boutique de cadeaux pour se procurer des brochures: ils les liront sans doute plus tard pour savoir ce qu'ils n'ont pas vu.

Vers midi, à Salisbury, nous avions une heure et quart pour visiter la cathédrale, le village, et luncher. C'était bien peu pour faire le tour du bourg, prendre des photos, acheter des cartes postales et casser la croûte! Florence et moi avons abouti dans un pub où l'on jouait aux dominos. Un garçon, torse nu, le pantalon maculé de peinture, est descendu d'une échelle comme du ciel pour nous préparer de rudimentaires sandwiches aux tomates. Nous étions heureux d'être avec des gens de la région, de bavarder avec eux, de les regarder vivre. Il faisait toujours aussi chaud, la *pale ale* était bienvenue.

Des membres du groupe sont arrivés au point de rendez-vous avec quelques minutes de retard; chrono en main, le guide les a sermonnés avec un baratin sur la ponctualité, la solidarité, la responsabilité, etc. Nous voilà de retour à la petite école! Un géant du Texas a plutôt mal réagi. Nous n'avons pu, Florence et moi,

retenir son véritable nom. À tout moment, il ratisse avec un petit peigne d'écaille ses cheveux blancs, pourtant coupés bien ras. Avec sa haute taille, son accent traînard et sa démarche lourde, il nous fait irrésistiblement penser à John Wayne, et c'est ainsi que nous l'identifions. Nous pouvons penser à voix haute, personne ne nous comprend!

À Stonehenge, pas de veine. Des barrages policiers nous empêchent de parvenir jusqu'aux mégalithes préhistoriques qui se dressent dans la plaine. Un concert rock a été interdit dans la région; des milliers de jeunes, sacs au dos, ont décidé de l'envahir quand même, et il y a eu du grabuge. Autour de nous, réflexions acerbes sur la jeunesse d'aujourd'hui...

Traversée du Devonshire, la patrie d'Agatha Christie. Arrivée à Plymouth vers seize heures. Nous nous demandons pourquoi nous étions si pressés pendant la journée alors que nous sommes maintenant « libres » jusqu'à dix-huit heures. Libres jusqu'au *dinner*. Ça nous fait une belle jambe! Le problème, c'est que l'hôtel, par ailleurs confortable, est situé trop loin de la ville pour que nous puissions nous y promener... Mais les gens qui ont l'habitude de ce type de circuit acceptent visiblement la situation avec philosophie. Ils vont faire un brin de toilette avant de prendre l'apéro, avec le groupe évidemment, en attendant le repas. Mais sommes-nous venus dans ce pays pour visiter les bars et les salles à manger? J'ai des fourmis dans les jambes, je veux aller dehors, marcher, toucher les murs, les pierres, les arbres, les gens!

Le 11.

Ce matin, promenade en bateau dans le port de Plymouth. Florence et moi sommes bien d'accord: rien de plus plate qu'une promenade de deux heures sur un lac plat. (Comment oublier les quatre heures interminables sur le lac Memphrémagog?) On nous montre les choses de loin, de très loin, en naviguant entre les coques grises des destroyers gris. Le spectacle le plus ennuyant de

la mer. Nous avons toujours la désagréable impression d'être coupés de ce qui nous intéresse: nous sommes derrière une vitre, celle d'un car ou d'un bateau.

Les passagers sont charmants, ainsi que le guide et le chauffeur. Là n'est pas la question, comme dirait le grand Will. Nous prenons le petit déjeuner et le dîner ensemble, nous faisons à peu près tout ensemble, et ça commence à nous peser sérieusement. La nature humaine étant ce qu'elle est, l'instinct grégaire aussi, des groupes se forment, des clans, des amitiés, des inimitiés. Les uns cherchent à se regrouper, les autres à s'éviter. Au petit déjeuner, je me surprends à envier un jeune couple qui ne fait pas partie de notre cortège, attablé dans un coin discret... Et puis j'en ai marre d'expliquer le Québec à de sympathiques étrangers, tout membres du Commonwealth qu'ils sont. Il me semble d'ailleurs que mon anglais s'est dégradé depuis hier. Florence est plus sociable que moi, il va sans dire: elle l'a toujours été. Elle engage la conversation avec tout le monde (j'allais dire: avec tout ce qui bouge), elle a un bon mot pour tout un chacun, s'intègre aisément. Invétééré bougonneux et critiqueux, j'ai toujours admiré chez elle cette ouverture d'esprit, cette fraîcheur, cet entregent... Florence a toujours le moral, moi pas: on ne se refait pas.

Nous passons du bateau au car. Nous sommes toujours assis devant une vitrine et manquons bougrement d'exercice, pliés comme des cartes géographiques qui ne servent pas. Nous sommes chouchoutés, bichonnés, protégés, logés, nourris... Il n'y a qu'à se laisser faire, prendre de l'embonpoint. D'aucuns sont ravis, d'autres diablement frustrés. La vie ressemble déjà suffisamment à un voyage organisé sans qu'il faille en remettre.

Nous n'irons pas dans les Cornouailles. Retour sur Buckfast. Une autre abbaye. Nous finirons certainement par toutes les confondre. On nous accordait trente minutes pour la visiter, ce qui a déclenché de vives protestations. *You've got a revolution on your hands!* a fait savoir John Wayne à Richard Burton. Et c'est ainsi que nous avons obtenu un maigre quart d'heure supplémentaire... Le temps de s'acheter un sachet de menthes et deux Granny Smith.

De nouveau vers la côte ouest, mais plus au nord. Arrêt à Clovelly, village de pêcheurs, accessible uniquement aux ânes et aux piétons. On nous a alloué quarante-cinq minutes pour descendre quelques centaines de marches, les remonter (pas d'ascenseur!) et acheter des cartes postales. Ceux qui refusaient l'escalade sont demeurés dans le car. Plus tard, Miss R., la veuve d'un ministre méthodiste, déplore l'absence d'animation véritable (*real*) dans le véhicule : elle réclame des jeux, des quizz, des chansons à répondre. Je la vois venir, la bigote, la cagote, la punaise, avec ses lectures bibliques et ses cantiques édifiants. Heureusement, ses pieuses suggestions tombent à plat. Nous l'avons échappé belle : le tour organisé se serait transformé en pèlerinage. Nous aurions été organisés, animés et sanctifiés!

J'ai tout le loisir d'observer notre guide et notre chauffeur. Ils ont l'air de s'amuser ferme. Il y a une grande complicité entre les deux hommes qui, depuis longtemps, font équipe sept mois par année. Le rire de Brian est d'ailleurs quelque chose à entendre : *I would like to can it and bring it back home with me!* observe une des nôtres qui se prénomme Peggy. C'est une jolie femme (j'ai encore de bons yeux), plus brûlée par le soleil que par l'âge. Elle prétend avoir fait du bateau avec le célèbre cow-boy Roy Roger : pourquoi pas du cheval? Je la soupçonne d'être vraiment amoureuse de notre guide : *If only I had twenty years less...*

Glastonbury : une autre abbaye. Wells : une autre cathédrale. Réactions grincheuses. Pour ma part, j'avoue que je ne me lasse pas des cathédrales : elles me laissent pantois d'admiration, me font tout espérer du genre humain. Je ressens le même émerveillement devant les avions long-courriers, ces superbes oiseaux de quatre cents tonnes.

Avons croisé un car rempli de garçons joyeux, turbulents, survoltés, apparemment en route pour un camp de vacances. Avons échangé de vibrants saluts de la main à travers les vitres. Triste symbole de nos deux solitudes?

Arrivée à Bath vers seize heures. Là aussi, hôtel ravissant, mais scandaleusement éloigné de tout. Et nous voilà encore une fois « libres » pendant trois précieuses heures...

Paraît-il qu'à Oban nous allons assister à une projection de diapositives sur les Highlands... que nous n'aurons évidemment pas le temps de parcourir. Belle consolation! Comme dirait un personnage de Molière, j'enrage. Par ailleurs, je parie qu'on nous fera voir pour de vrai le monstre du Loch Ness... J'aurais dû rester chez moi, m'abonner aux Grands Explorateurs et me contenter du monstre du lac Meech!

Le 12.

Ce matin, à l'heure du départ, dispute assez vive dans le véhicule: certains ont oublié que nous devons avancer chaque jour d'un siège, dans le sens des aiguilles d'une montre, pour bénéficier à tour de rôle de la vue panoramique du pare-brise...

Visite éclair de Bath: une heure pour visiter les fameux bains romains et le quartier voisin. Nouvelles rouspétances: impossible de magasiner! D'aucuns, quand ils en ont l'occasion, achètent aveuglément et en quantité: surtout des pulls et des jupes. Tous rêvent de l'après-midi libre (*at leisure!*) promis à Edimbourg.

Entrée dans le Pays de Galles par Chepstow. John nous fait entendre l'hymne national des Wales sur cassette. Suivons la rivière Wye jusqu'à Llandrindod. Qu'est-ce qu'il y a eu comme guerres dans ce pays! Guerres de religion dans les villes, guerres de positions dans les campagnes. Aujourd'hui, tout est agréable, paisible, verdoyant. (Il me semble avoir déjà lu cette vertueuse inscription sur nos plaines d'Abraham: « La nature a finalement vaincu les canons... »)

Conversation avec John Wayne. Il a des problèmes avec les profondes baignoires anglaises: il est trop corpulent! *Too big!* Hawaii est son pays préféré, mais il me parle avec enthousiasme des merveilles québécoises de Sainte-Anne-de-Beaupré... Il pense me faire plaisir. J'aimerais lui dire autant de bien de la Floride, mais je n'y suis jamais allé. Il insinue aussi que Brian conduit trop vite. (Incidentement, l'origine de la conduite à gauche, personne ne

sait. *The right thing, though!* soutient Brian.) John Wayne compare avec un récent voyage en Scandinavie: *The driver was so smooth...*

Chaque soir, après avoir soigneusement nettoyé le dedans et le dehors du véhicule, Brian passe ses soirées au bar. D'où son air drôlement amoché du lendemain et les cafés noirs. De là à lui inventer une fille dans chaque port...

Vendredi 13.

Ce matin, départ retardé à cause d'une valise manquante. Notre chauffeur et notre guide sont sur les nerfs. Il y aurait eu confusion avec un groupe de Japonais qui ont pris la route avant nous: par erreur, ils auraient ramassé une valise qui ne leur appartenait pas. Notre infortuné voyageur remplira un formulaire... en pestant contre les nippons matinaux!

Le Nord via Llangollen. Ceux qui suivent attentivement le parcours sur une carte commencent à s'énerver: Brian emprunte des petites routes, par ailleurs ravissantes, qu'il est impossible d'identifier. Y a-t-il eu changement de cap? Suivons-nous la Clwyd? Quel est le numéro de cette départementale de merde? Nous sommes-nous égarés? Violente saute d'humeur de Mister G. qui n'arrive plus du tout à suivre l'itinéraire, lui qui prenait tant de plaisir à donner des renseignements à la ronde. Réaction laconique de John: « Oh, vous savez, le programme que vous avez dans les mains, ce n'est qu'un cadre général, il ne faut pas trop s'y fier... » Furieux, écumant, Mister G. a déchiré sa belle carte géographique. J'ignorais que les Sydnéens pouvaient avoir le sang si chaud!

Au début de l'après-midi, après la visite d'une forteresse dont j'oublie le nom, le car n'est pas venu nous chercher. Nous l'avons attendu durant plus de deux heures. Un malentendu ou des représailles? À moins que John et Brian aient décidé de s'accorder un petit congé... L'humour anglais y serait-il pour quelque chose? *Ridiculous*, grognait sans arrêt John Wayne qui envisageait déjà des poursuites carabinées contre la compagnie. Nous étions trente-

cinq zouaves d'étrangers à tourner en rond sous l'œil goguenard de quelques villageois. Enfin, las d'attendre, nous avons commencé à nous disperser. Chacun, par ses propres moyens, atteindrait Windermere, dans la région des lacs, « W'mere » sur les panonceaux.

Florence et moi avons marché longtemps sur une petite route de campagne. Nous nous sentions comme des gamins à l'école buissonnière. Libres, mais cette fois pour de vrai, comme des enfants sans laisse, soulagés, en récré! Il faisait très beau. Des moutons nous dévisageaient avec un sans-gêne comique. L'un d'eux a même déposé de la bave dans le creux de ma main, sans doute un geste de bienvenue. Enfin, un vrai contact! Nous marchions d'un bon pas, d'autant plus légers que nous n'avions pas nos valises, envolées avec la soute à bagages.

Nous avons repéré un *bed and breakfast* quelque part entre... Mwyn-Plwyn et Casllwychwry: je transcris les toponymes de mémoire! Il me semble d'ailleurs que j'ai assez écrit pour aujourd'hui. Demain, il faut que je sois frais et dispos.

Nous nous sommes égarés — mais, *dear* Florence, peut-être est-ce le vrai voyage qui commence?

XYZ

À propos d'« Alcôve »

Dans le secret des alcôves se jouent les drames les plus passionnés, les histoires galantes les plus triviales aussi. L'alcôve est le lieu de toutes les intimités et de toutes les rumeurs. « Alcôve », c'est aussi le thème d'un numéro que nous préparons et en vue duquel nous vous invitons à soumettre vos nouvelles pour le 15 avril 1994.

« Alcôve »
a / s de Sylvie Bérard
XYZ éditeur
1781, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec)
H2L 3Z1